

Une Lanterne

134



1^o lecture du livre des Proverbes (Pr 9, 1-6)

La Sagesse a bâti sa maison, elle a taillé sept colonnes. Elle a tué ses bêtes, et préparé son vin, puis a dressé la table. Elle a envoyé ses servantes, elle appelle sur les hauteurs de la cité : « Vous, étourdis, passez par ici ! » À qui manque de bon sens, elle dit : « Venez, mangez de mon pain, buvez le vin que j'ai préparé. Quittez l'étourderie et vous vivrez, prenez le chemin de l'intelligence. »

Le Livre des Proverbes (*Comparaisons*, selon le terme hébreu, *Paraboles* dans la traduction latine dite 'Vulgate') est, comme tous les livres bibliques tels qu'ils nous sont parvenus, le fruit du travail de plusieurs générations. Il appartient à un genre florissant depuis longtemps dans tout l'Ancien Orient : la littérature sapientiale (des écrits de « sages »).

Il y a plus qu'un air de famille entre ces Proverbes et leurs homologues sumériens, assyriens, babyloniens, cananéens, hittites ou égyptiens : des reprises de mêmes thèmes, parfois des emprunts directs. (Chouraqui)

La simple lecture de ce livre montre qu'il est une collection de collections, placée sous le patronage de Salomon. Pourquoi Salomon, s'interroge la TOB ? Parce qu'on ne prête qu'aux riches et que ce roi, par ailleurs discuté, passait pour avoir eu des dons littéraires, des dons de gouvernement, et avoir été l'auteur de nombreuses sentences.

En intitulant son recueil « Proverbes de Salomon, fils de David, roi d'Israël », l'auteur a jugé essentiel de souligner que ce roi était un descendant davidique, mais il sacralisait aussi par là, un livre que le contenu risquait de classer dans la sphère profane. Cela signifiait aussi que les 31 chapitres de cet ouvrage font partie intégrante de la révélation divine.

En disant que Salomon était « roi d'Israël », l'auteur se référait à une conception communément admise dans tout l'Orient, qui disait que la sagesse était d'origine royale. Mais pour le croyant israélite, cela signifiait plus encore : Dieu n'était-il pas le roi d'Israël, par excellence ? Le roi pouvait même passer pour « un oracle de Dieu » (une parole de Dieu) !

La Sagesse dont parle ce livre a donc partie liée avec Dieu lui-même. Ainsi elle participe à l'œuvre de création et elle est présentée comme la source éminente de la vie, une vie qu'elle préserve du mal et conduit à la « crainte » du Seigneur et à recevoir ses bienfaits, dont une longue existence. Mais elle n'apparaît jamais comme désincarnée. Son acquisition exige d'être disponible et attentif. En bref, c'est l'homme tout entier, esprit et corps, religieux et profane, qui sera « sage », s'il se met à l'école de la Sagesse divine, l'homme tout entier, car, dans la mentalité biblique, l'être humain est un tout indissociable, et non un composé, comme dans la mentalité grecque.

Dans la Bible, qui est « sage » ? C'est quelqu'un qui excelle dans des activités diverses, des arts ou des techniques. Ce sera un marin expérimenté (Ez 27,8), un sculpteur, un ébéniste, un orfèvre (Ex 31,6 ; Jr 10,9), des fileuses (Ex 35,25), voire des pleureuses professionnelles (Jr 9,16).

Plus particulièrement, seront dits « sages »/...

<p>... les techniciens de la politique que sont les aides et des conseillers des rois... Mais aussi, tous ceux qui exercent une activité pédagogique. Ces qualités d'artisans, d'artistes, de pédagogues, ont conduit à attribuer ce livre aux professionnels de la plume qu'étaient les « scribes », car ils étaient des fonctionnaires lettrés qui jouissaient d'assez de loisirs et de liberté pour s'occuper de littérature, et qui avaient des contacts avec l'étranger...</p> <p>Comme ce fut le cas pour bien d'autres livres, la transmission orale a précédé la mise par écrit. C'est l'époque des rois qui est le berceau de recueils de proverbes, de sentences, de pensées. Mais il est sûr que c'est après l'Exil qu'il y eut un travail important de mise en forme de ce livre avec des emprunts aux sages voisines. Israël a remanié ses « Proverbes » aussi longtemps que ses « Psaumes », écrit la T.O.B. !</p> <p>Le traducteur moderne de ce livre est affronté à des difficultés sans nombre, précise encore les auteurs de cette Bible, car les traducteurs de la « Septante » (Bible hébraïque traduite en grec, à Alexandrie, dans les derniers siècles avant notre ère), ont plus paraphrasé que traduit. Les versions coptes, syriaques et latines qui ont suivi, n'ont pas amélioré le travail !</p>	<p>Au milieu de sentences diverses, ce livre a cette particularité d'offrir une section, sans doute plus tardive que l'ensemble de l'ouvrage (vers le V^o s. av. J-C.), consacrée à la Sagesse elle-même. Elle y apparaît personnifiée, personnification qui reste poétique et littéraire, écrit Monique Piettre. La sagesse ici décrite est essentiellement la sagesse divine, mais ne saurait être une entité séparée : le strict monothéisme d'Israël n'aurait pu le concevoir. Dans l'Ancien Testament, ni la Sagesse de Yahvé, ni l'esprit de Yahvé ne sont des personnes distinctes.</p> <p>Dans notre passage, l'enseignement donné par la sagesse est comparé à un festin auquel elle convie toute personne qui veut être son disciple. Elle possède une somptueuse demeure qu'elle a bâtie elle-même, sculpté 7 colonnes, (ce qui évoque la perfection de son œuvre), préparé le repas, choisi ses vins, dressé la table. Enfin, elle a envoyé ses servantes, pour inviter ceux qui ne sont pas « sages », les insensés. Son appel est universel.</p> <p>Or, envoyer pour une mission importante est un geste qui, dans l'Écriture, appartient à Dieu. La tradition juive le considèrera comme un geste messianique. Les Évangiles reprendront ce thème, où maintes fois Jésus appelle et envoie.</p>
--	--

Évangile selon saint Jean (6, 51-58)

*Jésus disait à la foule : « Moi, je suis le pain vivant, qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour la vie du monde. » Les Juifs se querellaient entre eux : « Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ? » Jésus leur dit alors : « Amen, amen, je vous le dis : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'avez pas la vie en vous. **Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour.** En effet, ma chair est la vraie nourriture, et mon sang est la vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi, je demeure en lui. *De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis par le Père, de même celui qui me mange, lui aussi vivra par moi.* Tel est le pain qui est descendu du ciel : il n'est pas comme celui que les pères ont mangé. Eux, ils sont morts ; celui qui mange ce pain vivra éternellement. »*

(P. Benoît & Boismard) Dans le « discours sur le pain de vie » tel qu'il était écrit autour des années 90-95, le texte était plus court. [Les phrases *en italiques* sont l'ajout de l'ultime réviseur, à la fin du 1^o s.)... Ce passage contient un enseignement sur l'eucharistie. On reconnaît en effet dans la 2^o phrase, l'équivalent johannique de la parole eucharistique prononcée par Jésus sur le pain, et que rapporte Paul dans la 1^o aux Corinthiens 11,24 : *Ceci est mon corps qui est pour vous. Si* Jn emploie le futur (« *que je donnerai* ») c'est pour s'adapter au contexte de son livre : un discours mis sur les lèvres de Jésus, de son vivant sur terre, qui annonce le rite eucharistique... Chez Paul le don est pour les disciples (*pour vous*) tandis que Jn ouvre à l'universel (*pour la vie du monde*). Mais la variante la plus importante, c'est qu'à la place de « mon corps », expression attestée par Paul et les autres évangiles, Jn fait dire à Jésus « ma chair ». On peut trouver 2 raisons à ce changement : a) il y a un écho plus direct de la parole dite par Jésus : « chair » correspond mieux que « corps » au terme araméen ; b) Lors de la multiplication des pains, chez Jn, il y a une allusion à l'épisode des caillies dans le désert, où Dieu les envoie pour répondre à la demande du peuple : Qui nous donnera de la viande à manger ? Or, *viande* et *chair* sont un même mot en araméen !

Le P. Xavier Léon-Dufour écrit que la formule « Celui qui me mange demeure en moi et moi en lui » ne signifie pas une assimilation qui deviendrait fusion, mais une communion entre deux êtres. C'est le sens typique du verbe « demeurer » dans le IV^e évangile. De tout temps, l'être humain s'est montré en quête de l'union avec « Dieu ». Chez beaucoup, le désir est d'anéantir la dualité pour réaliser cette union. La Bible a pris une autre direction. Israël rêve d'une Alliance entre le peuple et Dieu, le Cantique des cantiques individualise cette alliance en la représentant par la rencontre de deux êtres qui s'aiment. Mais dans l'un et l'autre des cas il y a une idée de propriété : soit le peuple appartient à Dieu, soit l'amoureux dit : *Tu es à moi et je suis à toi* (Ct 2,16 ; 7,11). Mais même si l'on renonce à posséder l'autre, les deux restent en vis-à-vis. Jésus fait éclater cette notion. Pour maintenir à la fois, la singularité des « deux » (la dualité) et le désir d'union, Jésus propose une relation de communion, sans distance ni fusion.

Le P. X. L-Dufour, continue : Jn, écrit-il a contribué à donner une valeur nouvelle à la pensée chrétienne sur les sacrements (théologie sacramentaire). Négligeant la tradition de Mt qui met en relief le devoir de baptiser toutes les nations, Jn souligne, dans l'entretien avec Nicodème que, pour entrer dans le Royaume, *il faut naître de l'eau et de l'Esprit, il faut naître d'en-haut, grâce à l'Esprit qui souffle où il veut*. Le baptême n'est donc pas qu'un rite qui purifie par l'eau et la Parole pour entrer dans la communauté, il est aussi, et avant tout, un acte qui scelle une rencontre préalable. Le croyant est « baptisé à Jésus », écrit notre exégète.

Avec la multiplication des pains, dans laquelle la tradition synoptique voyait une annonce de l'institution eucharistique, Jn, qui ne rapporte pas cette institution, lui donne son plein sens : Jésus est venu pour donner aux hommes la vie. Le rite doit exprimer la foi : croire au *Pain descendu du ciel* et s'unir étroitement à lui, en *mangeant ce pain* qui est à la fois Parole et aussi chair et sang... du Fils de l'homme, c.à.d. son être divin. Mais cela n'est possible que dans la foi qu'éclaire l'Esprit.

Et le P. L-Dufour va plus loin. Nombreux sont les chrétiens qui ne partagent plus guère la symbolique de Jn, écrit-il. En effet, Jésus, chez Jean, ne dit pas « Ceci est mon Corps... ceci est mon Sang » mais « qui mange ma chair et boit mon sang... » Prises à la lettre, ces paroles dégouttent : *comment peut-il nous donner sa chair à manger ?*

Jusqu'à Jean aucun auteur n'avait osé s'exprimer ainsi. Aux yeux de l'évangéliste, il ne s'agit nullement de la réalité physique, mais du Fils de l'homme (céleste) qu'il faut « manger », c.à.d. accueillir dans la foi. Au lieu d'insister sur chair et sang, comme si cela contribuait à valoriser la « présence réelle », il faudrait entrer plus avant dans la symbolique johannique de la nourriture.

Car le fruit de « manger » au Fils de l'homme, c'est, pour le croyant, demeurer en lui, et lui dans le croyant. C'est une présence réciproque. On part de contact physique corporel (communier) pour parvenir à la présence psychologique et enfin à la présence spirituelle, la plus profonde qui soit.

Le réel n'est pas avant tout la réalité matérielle ; la présence réelle est essentiellement « rencontre réelle » du croyant avec son Seigneur, conclut le Père Léon-Dufour, dans son « ouverture » personnelle qu'il donne, suite à l'étude minutieuse du « discours sur le pain de vie » qui date de 1990, avec *imprimatur* !

Nous retrouvons ici le procédé du malentendu qu'affectionne le rédacteur. Le lecteur peut y entendre un écho des réactions des juifs de la synagogue, scandalisés par ce qu'ils imaginent du rite eucharistique. La question mise sur leurs lèvres, sert de tremplin pour donner un approfondissement à la réflexion. Il faut rester attentif aux deux niveaux de lecture du récit. Car si le développement reste « fermé » aux juifs, il présente au lecteur chrétien une profonde méditation sur le « mystère eucharistique » ... et il a assurément été rédigé pour cela, écrit Charles L'Eplattenier.

La difficulté, écrit Michel Hubaut, c'est que, pour nous, le mot « chair » se rattache au corps physique (charnel) alors qu'il a un sens plus large pour un Sémite. Jn emploie ici le mot grec « sarx » qui traduit l'araméen « besar » et l'hébreu « bashar ». Ce mot, dans son sens sémitique, convient parfaitement pour évoquer à la fois l'incarnation de Jésus (le Verbe s'est fait chair), sa Passion et sa mort (blessé dans sa chair, il est mort selon la chair), et sa résurrection (son être de chair a été glorifié : sa personne est entrée dans la gloire). Il est fort probable, écrit notre bibliste, qu'au cours de la dernière Cène Jésus s'est servi du mot araméen « besar ». Jn l'a conservé et le donne ici. Alors que les autres ont choisi le mot « soma » (corps), plus accessible aux grecs.

Homélie pour le 20^e dimanche du temps ordinaire.

(le 19 ; 9h30 : Boutenac)

Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. Pour clôturer ce que l'on appelle le Discours sur le pain de vie que nous lisons depuis 3 dimanches, Jésus parle à présent de « manger » et de « boire ». Or, dans la Bible, ces deux verbes sont utilisés pour parler de « croire » en Dieu ou de « faire sienne » sa Parole. Cela n'a rien de surprenant, car dans notre langage courant, nous parlons bien de « boire » les paroles de quelqu'un, de « dévorer » un livre... On « mange » du regard, on « boit » des yeux... Tout cela exprime une communication très forte, une volonté de faire un avec ce que l'on « mange » ou ce que l'on « boit ».

Ainsi, « manger la chair » et « boire le sang » du Ressuscité n'est pas autre chose que d'accueillir son Esprit, pour faire un avec celui qui se donne à nous. Car, redisons-le encore : dans la Bible « la chair » n'est pas exclusivement limitée au biologique, elle évoque aussi la personne, l'être que chacun(e) est ! Enfin, « manger et boire » sont pour nous en lien étroit avec la vie, avec notre désir humain de vivre maintenant et toujours. C'est à ce désir d'éternité que Jésus vient répondre : Désir d'amour, car l'amour étant « la consistance » même de Dieu, l'Amour, c'est la Vie éternelle.

En mettant ces paroles de Jésus après la multiplication des pains, l'évangéliste approfondit le geste humain qui consiste à donner à l'autre ce dont il a besoin. Jésus a nourri spirituellement la foule par son enseignement, il l'a aussi rassasiée de pain et de poisson, il a ensuite expliqué la portée symbolique de son geste en déclarant qu'il se donnait entièrement à tous. Mais alors que le discours touche à sa fin, l'évangéliste veut nous mener plus loin. Car il fait dire à Jésus : « Celui qui me mange demeure en moi et moi, en lui. » Le rédacteur anticipe ce qui ne pourra se réaliser qu'après la Résurrection. Car il s'agit de la venue et de la présence en nous du Ressuscité !

Nous ne sommes pas ici dans une assimilation d'une nourriture qui mènerait à une fusion entre le Vivant et celui qui mange le pain de vie. Nous sommes dans une perspective de communion qui caractérise la révélation chrétienne. En effet, de tout temps, partout, l'Homme a cherché à rejoindre la divinité, avec le désir de supprimer la différence entre lui et Dieu pour atteindre une fusion, sinon un anéantissement dans le divin. La révélation biblique a pris un autre chemin en parlant d'Alliance. Mais qui dit Alliance dit encore un « vis-à-vis ». Avec Jésus, nous sommes dans une nouvelle Alliance, nouvelle parce qu'il ne s'agit ni de fusion, ni d'un vis-à-vis, mais d'une communion.

Le Ressuscité demeure en moi, je demeure en lui, mais chacun reste lui-même. Ainsi donc quand l'évangéliste fait dire à Jésus qu'il demeure en nous et nous en lui, « demeurer » exprime cette union très forte où chacun est présent à l'autre sans aucune fusion ni confusion, mais dans une parfaite union d'amour. Cela a une conséquence directe sur l'Eucharistie. Pour St Jean, manger la chair et boire le sang ne peut se comprendre qu'à l'aide de la notion de présence.

Qu'elle est alors la place du Sacrement ? Le sacrement est là comme médiation pour réactiver la prise de conscience de cette présence du Christ en nous. Si le pain est mangé, c'est pour nous inviter à quitter la présence réelle sacramentelle, qui est de l'ordre du vis-à-vis, pour retrouver en nous la réelle présence du Christ qui demeure déjà en nous et en qui nous demeurons depuis notre conception. Car dès cet instant, nous sommes aimés de Dieu, nous lui sommes présents, donc nous demeurons déjà en lui et lui en nous !

Fort de l'expérience de l'Église primitive, St Jean nous met ici en garde contre une interprétation trop matérielle de la présence du Christ dans le sacrement. Le risque est grand de fixer le Christ dans l'hostie, et donc de le mettre à distance comme pour nous préserver de le retrouver en soi. Le risque est grand de nous focaliser sur l'hostie au détriment des autres symboles eucharistiques (ce qui se passe aujourd'hui de plus en plus) !

Même si la présence dans le pain et le vin est la plus parlante pour nous, le Christ est autant, autant, présent dans les autres symboles. Comment concevoir un Dieu qui choisirait d'être plus à un endroit qu'à un autre, plus présent dans un symbole que dans un autre ? Dieu est partout présent, et avec la même intensité. Nous prenons un risque lourd pour la foi quand nous mettons sur un podium la présence dans le pain consacré !

Si le Christ nous a légué des symboles, c'est pour nous faciliter la rencontre, comme au soir d'Emmaüs. Mais là, à peine le rite achevé, n'a-t-il pas disparu pour se glisser en eux, afin de les ouvrir à la véritable communion et leur faire découvrir que sa présence était déjà en eux avant le rite ? Nous, nous voudrions qu'il reste là, et rester face à lui. Lui, il veut disparaître au plus tôt de nos regards (c'est pour cela que nous mangeons « le pain »), pour que nous puissions le retrouver en nous, et par lui adorer, en nous, celui qu'il appelle son Père.

Homélie pour le 15 Août (Assomption 2018 – Luc s/ Orbieu)

Le Nouveau Testament est pauvre de renseignements sur Marie. Nul ne sait ce qu'elle est advenue ni où elle est morte et fut enterrée. Certains se chargèrent de combler ce vide, et dès le IV^e s. des légendes ont paru, textes dont s'est vite emparée la piété populaire, donnant naissance à la fête de l'Assomption, fixée au 15 Août, parce que c'est le jour anniversaire de la consécration d'une église, à Jérusalem, construite sur le tombeau supposé de Marie.

Mais lorsqu'il fallut composer la messe du 15 Août, les liturgistes romains, semblent avoir été pris de court pour le choix des lectures : Pas d'allusions à une Assomption de Marie dans la Bible ! Alors ils ont retenu le Magnificat, où nous lisons la phrase : « il élève les humbles »... comme signe possible de l'élévation de Marie dans la gloire. Ils ont choisi en 1^o lecture le récit de l'Apocalypse qui parle d'« une Femme ayant le soleil pour manteau... ».

Pour nous aujourd'hui elle est associée à Marie,.... mais l'on sait que pour St Jean et les Pères de l'Eglise cette Femme représente en fait l'Eglise. Cependant, à la fin du récit, me di-

rez-vous
quelqu'un « est enlevé auprès de Dieu et de son trône »... Mais ce n'est pas la Femme, c'est l'Enfant qui est enlevé au ciel !

Malgré cela, ce qui est extraordinaire, c'est que le peuple chrétien ait fait cette place-là, unique, incomparable, à une femme qui dans l'Evangile et les Ecritures reste effacée par rapport à son Fils ! Mais il semble qu'à travers le peuple chrétien, Dieu ait voulu nous donner un clin d'œil. Et l'Eglise l'a compris. Voilà pourquoi, très tôt, la Vierge Marie fut assimilée à l'image du Peuple de Dieu. Elle est devenue comme son étoile : « Salut étoile de la Mer » dit ainsi une hymne à Marie. Elle est devenue son modèle, ... notre mère spirituelle.

Du coup, ce qui est dit de Marie, est dit du peuple de Dieu, de la multitude humaine, et donc, de chacun et de chacune de nous. Car par elle, se rejoue en chacun de nous la grâce unique de l'Incarnation, du début jusqu'à la fin. Par Marie se revit en chacun de nous quelque chose comme une grossesse, une gestation et un enfantement du Fils de Dieu, qui nous élèvera dans sa gloire.

Marie, en son assomption, est ainsi le symbole de notre propre assomption. Elle est élevée avec son âme et son corps, dit le dogme. C'est-à-dire, avec toute la consistance et le poids de sa vie de femme, d'épouse et de mère. Car le corps dans la Bible, n'est pas réduit au biologique. Le corps, c'est la personne, chaque être humain, avec son histoire, ses réalités propres, tout l'amour donné, partagé et reçu !

Oui, Marie est notre « étoile de la mer » c.à.d. de notre existence ballotée par les flots tempétueux de la vie ! Voilà pourquoi, de magnifiques textes ont été écrits sur elle pour soutenir notre marche. En voici un, de St Bernard, « le chantre de Marie » comme on l'appelle :

*Ô toi, qui te sens secoué au milieu de la tempête,
si tu ne veux pas faire naufrage,
ne perds jamais des yeux l'Etoile [qu'est Marie].
Si, le vent de la tentation vient à se lever,
si le rocher de l'épreuve se dresse face à toi, regarde l'Etoile, regarde Marie !
Si l'orgueil, la médisance te roulent dans leurs vagues,
regarde l'Etoile, invoque Marie !
Si tu es secoué comme une barque fragile, regarde Marie !
Es-tu sur le point de sombrer dans le gouffre de la tristesse et les abîmes du désespoir ?
Pense à Marie !
Dans le danger, dans l'angoisse, invoque-la !
Car, en la suivant, on ne peut s'égarer ;
en la priant, on ne peut désespérer ;
en pensant à elle, on ne peut faire fausse route.
Si Marie te tiens, tu ne tombes pas.
Si elle est là, tu ne risques rien. Sa protection te mènera au but.
Et là, tu comprendras le sens de tout ce que contient le beau nom de Marie !*

Que ce texte nous encourage à continuer notre route humaine jusqu'à ce jour où nous verrons le tendre visage de celle que l'on appelle depuis le V^e s. « la Mère de Dieu », et à qui St Bernard sut donner cet autre vocable de « Notre Dame » ! Qu'elle veille sur nous, aujourd'hui et demain !